



Intervention G nerargues – 8 octobre 2015

Comme je l'ai fait à Boisset et Gaujac, j'associe Jean-Michel Suau.

Le 19 mars 1962, est proclamé un cessez-le-feu, qui met ainsi un terme à 8 ans d'une guerre qui, longtemps, n'a pas voulu dire son nom, entre la France et l'Algérie. Officiellement, jusqu'au 20 octobre 1999, on ne parlait pas en France de "guerre", mais des " v nements" d'Algérie. Pourtant, de 1954 jusqu'à l'Indépendance, le 5 juillet 1962, c'est bien une guerre coloniale qui envoie au front 2 millions de soldats et qui marque toute une génération de jeunes, confrontés chacun à leur manière aux dures réalités de la guerre. Souvent, ces jeunes militaires du contingent n'ont jamais voyagé, même pas en dehors de leur propre département. Plus de 28 000 d'entre eux (2 000 de la Légion) ne reviendront pas.

De l'autre côté, environ 270 000 algériens sont morts du fait de la guerre, sur une population totale de dix millions d'habitants. La décolonisation de l'Algérie, alors divisée en départements comme le territoire métropolitain, fut particulièrement douloureuse. A tel point que la guerre d'Algérie est certainement l' v nement de la seconde moitié du XXe siècle qui a le plus divisé la société française. Il y avait les pro-indépendances, les pieds-noirs, les harkis, les antimilitaristes, les ultras de l'Algérie française et les cicatrices laissées par ce conflit sont encore profondes et douloureuses malgré les cinquante ans écoulés.

Alors, aujourd'hui, baptiser une place, une rue, un jardin, avec la date du 19 mars 1962, c'est un devoir de mémoire, c'est aussi un devoir de porter à la connaissance du grand public cette page d'histoire, qui n'est inscrite aux programmes scolaires que depuis les années 80. Cet acte symbolique, hier à Boisset et aujourd'hui à G n rargues, participe au devoir de la mémoire et de l'analyse de l'histoire nécessaires à la construction de notre présent commun encore impact  par les dégâts de cette guerre, dont la littérature, la poésie, la chanson françaises se sont fait l'écho.

Je terminerai comme à Boisset en vous lisant un poème, un autre, qui évoque le souvenir et la transmission de cette histoire d'un père à sa fille :

Mon père, je l'ai  coute  cent fois, mille fois, ta guerre.
Elle revenait te hanter souvent, les longs soirs d'hiver.
Je sens encore le parfum des orangers, la chaleur du désert,
Mais aussi les horreurs qui t'ont fait oublier tes prières.

J'étais enfant et j'écoutais tes récits, sagement,
Ils m'ont fait comprendre combien l'homme est un tyran,
M'ont donnés des frissons avant que j'aie l'âge de raison.
Les tortures, les gamelles, tirailleurs marocains, rations.

Tes mots raisonnent encore en moi, et j'ai vu ton regard,
Cent fois, mille fois tes yeux étaient repartis là-bas, hagard.
Des scènes indescriptibles, le goût de la mort te poursuivra
A jamais. Dépression post-algérie, les soldats ne parlent pas de  a.

Tu étais beau jeune homme et la vie devant toi, pleine de promesse,
Mais cette guerre t'a maudit, fait tourner la tête, rempli d'ivresse.
Je me demande parfois pourquoi les chants arabes me plaisent tant,
Quelques mots me reviennent aux senteurs des parfums d'orient.

Tu m'as si bien dépeint ce pays aux accents de velours
Que tu as embrassé de tes bras de vingt ans avec amour,
Après une longue traversée un cargo vous déversant,
Ondée de jeunes recrues à ces nouveaux vents grisants.

Mon père, je l'ai écoutée cent fois, mille fois ta guerre.
Je n'ai d'elle que quelques photos et des récits les longs soirs d'hiver,
Où je t'écoutais sagement avec mon regard d'enfant, innocent.
Mon père, je l'ai écoutée cent fois, mille fois ta guerre

charlieptote La guerre d'Algérie